

XYZ. La revue de la nouvelle

Le pire

Diane-Monique Daviau



Numéro 60, hiver 1999

L'an 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4263ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daviau, D.-M. (1999). Le pire. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (60), 22–31.

Le pire

Diane-Monique Daviau

Je suis capable du meilleur comme du pire.
Mais dans le pire, c'est moi le meilleur.

COLUCHE

J'habite au trente-neuvième étage d'un édifice que les promoteurs qualifient de haut de gamme. Par les fenêtres on ne voit que le vide. Ça donne des frissons, et c'est voulu.

Je n'ai pas attendu l'an 2000 pour me concocter un environnement à la mesure du nouveau millénaire, je suis installé à fond dans les hautes sphères sidérales depuis un bon moment déjà, la vie est courte, sidérante, et le vide n'attend pas : si vous ne mettez pas la main dessus, quelqu'un d'autre le fera, ou bien c'est lui qui vous empoignera un bon matin, et alors là, adieu les frissons, bonjour le vertige.



Les frissons, au fond, il n'y a que ça dans la vie. S'ils ne viennent pas tout seuls, faut les provoquer.

Prenons les femmes : du miel ne suffit certainement pas pour gagner leur cœur. Et faut le cœur d'une femme pour avoir son corps. Je veux dire : pour de vrai. Il est donc parfois impérieux de se donner un peu de peine si on veut s'approcher de l'objet de ses désirs.

Moi, dans mon nid d'aigle, j'ai tout organisé, tout aménagé en fonction de ma vie amoureuse.

J'ai même fait installer chez moi des W.-C. d'avion. Avec un moteur qui fait vibrer la cabine. Les femmes adorent. (Il

paraît que John Travolta a fait la même chose chez lui. Je ne sais comment je pourrais le prouver, mais ce n'est pas moi qui ai copié sur lui. Je le jure sur ce que j'ai de plus précieux : mes W.-C. d'avion, justement. Auxquels on accède en passant par la chambre à coucher.)

Boiseries blanches sur murs tendrement abricot, trésors rapportés de mes chinages aux puces parisiennes, cuirs havane et loupe d'orme, ça aussi ça plaît aux femmes qui se retrouvent dans ma chambre.



C'est vrai, je suis doué pour la décoration. J'ai l'œil. En fait, j'ai ce qu'on appelle « l'œil absolu ». Un seul regard, et je reconnais le vrai, le faux, je tire une ligne aussi vite qu'on décoche une flèche : authentique, toc, pure laine, simili. Très utile, dans la vie, très utile. Pas seulement pour mon travail.

Quand on n'a de talent ni pour la vie ni pour le bonheur, il faut bien se rattraper quelque part. Créer des trucs. Sinon on est condamné à être privé de dessert toute sa vie. Et quand viande et poisson font défaut, c'est fou comme on a besoin de se racrocher aux petits plaisirs sucrés. Comme à des paillettes bleutées semées aux quatre vents du désert.

Si je vous disais que j'ai toutes les femmes que je veux ?

Question d'organisation, tout simplement. De disponibilité, aussi.

Je n'avais pas quinze ans et j'avais déjà presque oublié le visage de mes parents. Ça laisse de l'espace dans la tête pour le reste.



De toute façon, qu'est-ce que ça veut dire, « le sang de mon sang, la chair de ma chair » ? De la foutaise, tout ça, des clichés. Personne n'a été aussi moche avec moi que mes propres parents.

Mais j'ai fait le ménage dans tout ça, j'ai fait le vide, c'est de l'histoire ancienne. Même leur nom est effacé depuis longtemps, complètement rayé.

Et le pire, c'est que c'est vrai.



Les pierres tombales, la paix des cimetières, très peu pour moi. Moi, j'aime quand ça bouge, quand ça frétille, j'aime l'excitation qui zigzague dans les neurones et qui traverse le corps comme un éclair. Mais pour que ça arrive, faut pas avoir peur de ce qui peut arriver. Faut assumer. Moi, j'assume entièrement. Quand je m'avance vers une femme, je suis prêt à tout. Même le petit déjeuner, j'assume.

J'aime ramener une femme chez moi. J'aime follement.

Pas pour la baise ; la baise, je pourrais m'en passer.

Ce que j'aime, c'est pouvoir regarder la femme, le lendemain à l'aube, boire son premier café de la journée, assise devant une fenêtre par laquelle on ne voit que le vide. Regarder la femme et jouir du vide qui l'entoure. Et jouir en plus du fait que la femme, assise dos à la fenêtre, n'est pas consciente que derrière elle et tout autour d'elle, comme une aura, le vide rayonne et qu'elle pourrait, subitement, basculer dedans.

Je ne pourrais pas regarder le vide pendant deux heures et en jouir. J'ai besoin que ça bouge, devant. J'ai besoin de la femme, devant. Il me faut la femme pour ressentir le frisson.

Je suis un peu comme un passionné de la pêche que le poisson laisserait plutôt indifférent, qui n'irait à la pêche que pour s'adonner à la contemplation et qui aurait besoin du petit bouchon qui flotte sur l'eau pour mieux pouvoir se concentrer sur toute cette eau, méditer sur sa beauté, sa profondeur.

Mais je reste gentleman jusqu'au bout. Jamais une femme ne pourra me reprocher de m'être comporté comme un mufle.

Le pire, c'est que c'est vrai.

Tout à fait irréfutable.

Mon petit côté mimosa, sans doute : même les femmes qui profitent de moi, un peu — qui exploitent la situation, disons —, je les traite bien. Enfin, je fais de mon mieux. Je me dis que c'est de bonne guerre. Je tends du luxe, comme appât, des gadgets de toutes sortes (de l'extravagance ambiophonique au virtuel le plus fou), elles mordent à l'hameçon, alors la faim leur vient, c'est normal — l'appétit vient en mordant —, une bouchée en appelle une autre, elles croquent, elles craquent, elles en redemandent. Il faut un peu de doigté. Mais ce n'est pas aussi compliqué qu'on pourrait le croire. C'est vraiment une question d'organisation, au fond, de savoir-faire, aussi. C'est un art, peut-être. Séduire, jouir, puis arriver à les faire sortir de chez soi, les ramener gentiment chez elles : reconduire sans donner l'impression d'éconduire. Le pire, c'est quand une femme vous plaît, quand elle vous touche. Faut se marcher un peu sur le cœur, alors.

Mais ça n'arrive heureusement que très rarement.
Le pire, c'est que c'est vrai.



Je peux fort bien choisir entre quelqu'un et personne, je n'ai pas besoin de quelqu'un à mes côtés à tout prix, au contraire, j'aime être seul, c'est une belle époque pour vivre seul, mais je ne peux choisir entre quelqu'un et rien.

S'il n'y a pas quelqu'un, dans tout ce vide, je suis incapable de supporter tant de rien, j'ai du mal à *affronter* le vide. S'il y a quelqu'un, une femme, par exemple, je me sens mieux et j'arrive même à apprivoiser le vide, à le contempler longuement, avec intensité. Mais s'il n'y a pas le vide, derrière la femme, disons, qui boit son café dans la petite lumière de l'aube, assise à ma table dans mon refuge au milieu des nuages, la pièce m'apparaît remplie par cet être, surpeuplée, et je ne peux davantage le supporter. J'ai besoin d'un contrepoin, toujours, d'un repoussoir.

J'ignore comment ça se passe pour les autres, mais moi je trouve qu'il y a peu de gens, finalement, que je peux tolérer longtemps à mes côtés. Je me sens rapidement envahi, comme si je manquais d'air, d'espace, j'ai l'impression d'étouffer, je panique. Je me sens mieux seul. Sauf que, seul, je ne ressens plus le néant, la douce sensation de flotter un peu, la beauté de tout ce vide autour de moi : j'ai tendance à le remplir. Après, quand tout est plein de moi, je souffre, je tourne en rond dans ma cage. Quelque chose me manque, quelque chose comme un horizon. Quelque chose qui me donne un appui, quelque chose comme une réplique, une balle qui revient, toute chargée d'un élan et d'une énergie étrangère, d'une volonté, d'un désespoir ou d'un désir, une balle sur laquelle me concentrer trois secondes, à laquelle m'abandonner entièrement, vers laquelle diriger mon regard, mon attention, ma main, ma peur, mes réflexes, une balle contre laquelle m'épuiser, m'abolir un instant.



Décider qui sera où, qui se tiendra devant la fenêtre, qui donnera la réplique aux grands murs nus, qui permettra aux rayonnages de livres de passer de l'arrière-plan au premier plan et de rayonner pour de vrai enfin, choisir les figurants et faire la mise en scène, placer quelqu'un là, ou au contraire l'en retirer, composer le tableau donne vraiment un immense plaisir.

Comme je ne peux plus le faire professionnellement, je me reprends dans ma vie privée.



C'est dans le monde de la peinture que je souhaitais passer ma vie. Authentifier les tableaux des grands maîtres qui circulent d'une main à l'autre à travers le monde depuis des décennies, voilà ce que je voulais faire, connaître tellement bien la nécessité intérieure de chaque peintre, le mouvement qui a

guidé la main, sentir tellement profondément la démarche derrière le résultat statique que j'aurais pu, d'un seul coup d'œil, trancher entre vrai et faux.

C'est la peinture qui m'intéressait. Celle des autres, celle dont on peut se nourrir, celle qu'on regarde, passer ma vie à regarder des tableaux, voilà ce que je souhaitais, mes yeux auraient pu enfin servir à quelque chose, mon esprit s'oublier dans la contemplation.

La peinture me captivait.

Elle me fascine encore, mais elle est devenue exactement ce qu'on appelle un « jardin secret » (derrière mes bibliothèques, dont on ne soupçonnerait pas qu'on peut les faire pivoter, se trouvent des étagères encastrées : tous les grands ouvrages consacrés à la peinture y sont rassemblés, les œuvres de mes peintres préférés se côtoient, et lorsque je suis seul, très seul, j'entre dans ce lieu secret, je me promène d'un bonheur à l'autre, parfois je choisis une toile et la suspends une heure ou deux devant l'une de mes nombreuses fenêtres donnant sur le vide).

La composition d'un tableau n'a plus aucun secret pour moi.



Mes parents ne voulaient pas.

Jusque-là presque indifférents à mon sort pourvu que je réussisse bien à l'école, ne leur cause pas d'ennuis et m'occupe des tâches qui m'étaient dévolues, ils ont franchement rué dans les brancards quand j'ai parlé de peinture, d'histoire de l'art, d'une vie qui y serait consacrée.

Ils ont dit non. La balle qui bondissait vers eux en sautillant joyeusement (peinture, histoire-de-l'art, pang-pang, pang-pang-pang-pang...), ils l'ont, avec beaucoup de force, frappée, projetée ailleurs d'un seul coup, d'un seul geste : non.

J'ai vu la balle filer à toute vitesse, survoler toutes sortes de domaines — finance, droit, médecine et compagnie —, je l'ai regardée fendre l'air, revenir dans mon camp, je l'ai entendue

siffler à mon oreille et j'ai senti mes pieds bouger, se dégager d'une gangue, soudain, et courir, j'ai couru vers la balle, à perdre haleine, de tout mon cœur, je l'ai dépassée, visée, frappée de toutes mes forces, je l'ai envoyée valser, furieux et désormais rebelle jusqu'au bout des ongles, et mes parents l'ont reçue en plein visage : pang ! peinture ! peinture ou rien.

Mes parents n'ont pas bronché d'un millimètre, ont encaissé le coup, n'ont pas été ébranlés le moins du monde. Ils ont dit : « Alors, rien. »

Alors, rien.

J'ai fait mes bagages, ça a été facile, j'avais trois fois rien, quatorze ans, le vide devant, le vide derrière, un moment inoubliable, des frissons plein le corps, un grand tourbillon dans la tête, j'ai claqué la porte tellement fort que le visage de mes parents s'est fissuré, craquelé comme une vieille potiche. J'avais à peine franchi le seuil que déjà des morceaux de ce visage s'étaient désagrégés, simple poussière dans ma mémoire.



Le pire, ça a été de devoir abandonner, finalement. Étudier, travailler, étudier, travailler, j'avais beau être passionné de peinture, en manger, je n'ai pas pu tenir le coup : malnutrition, surmenage, au lieu de la peinture, c'est la maladie qui m'a ouvert les bras.

J'ai dérivé longtemps, maigrelet, affaibli, le regard toujours fiévreux, muet, plein d'oubli, les mains tremblantes.

Mais ma tête, elle, est devenue légère. Mes idées, claires.

Peu à peu sont apparues des perspectives insolites : garder la peinture pour moi, pour mes heures de totale liberté, et trouver un travail pour lequel mes yeux affamés pourraient constituer un atout.

Mon métier actuel est pour ainsi dire la suite logique du premier boulot que j'ai accepté.

Pendant quelques années, j'ai d'abord retouché des photos, les photos jaunies, déchirées qu'on voulait voir réparées, tout

simplement, puis j'ai « amélioré » des clichés, effacé des rides et des cernes, des mèches de cheveux rebelles, des boutons et des cicatrices, j'ai soulevé des paupières tombantes, grossi des lèvres, recollé des oreilles, fait disparaître des reflets dans les verres de lunettes, et puis les photographies numérisées ont vu le jour et ça a complètement révolutionné les techniques de retouche.

Remanier en profondeur un cliché ? Depuis l'an 2000, c'est un véritable jeu d'enfant. Quelques manipulations suffisent pour faire disparaître n'importe quoi, n'importe qui, tant sur un vieux tirage que sur un négatif, clic-clic ! et le scanner enregistre le négatif ou la vieille photo sur l'ordinateur, et l'artiste n'a plus qu'à effectuer les modifications souhaitées directement à l'écran, trois minutes et le tour est joué, l'ex-épouse disparaît comme par magie, plus aucune trace d'elle dans l'album de famille, clic-clic ! encore, et on peut la remplacer par une nouvelle flamme, refaire toutes les photos de l'album, celles des dernières vacances en Italie, celles de la croisière en Alaska, celles du safari au Kenya, l'imagination est la seule limite, on peut effacer le guide qui fait face au tigre et le remplacer par le poltron du groupe, tout le monde n'y verra que du feu.

Tout le monde sauf moi.

Moi, j'ai l'œil.

Non seulement j'ai l'œil, mais je l'ai exercé, aussi. En long et en large.

J'en ai effacé, des ex, des beaux-frères, des moitiés de couples de jumeaux, des enfants ingrats, des parents de toutes sortes (à commencer par les miens, bien sûr).

J'ai l'œil.

Et je les ai maintenant tous à l'œil. Je les regarde et je vois le vide, autour. Je vois ce qu'ils ont enlevé, effacé, annulé, fait disparaître. Je vois ce qu'ils ont déplacé dans ce vide, ce qu'ils y ont ajouté. Pure volupté. Ça fait frissonner de plaisir. J'adore cet instant où l'on dépose sur mon bureau une photo en disant : « Patron, en voici une coriace, trois experts n'y sont pas arrivés, et pourtant, le ministre affirme qu'elle est truquée, celle-là... »

Comme un laser, mon regard vise l'ennemi et aussitôt le réduit à néant. (Le néant, finalement, c'est ma spécialité.)

C'est ce que j'ai trouvé de plus près de mon désir profond : je n'authentifie peut-être pas les tableaux des grands maîtres, mais après avoir été pour ainsi dire du côté des faussaires pendant des années, à tripatouiller des clichés avec une facilité de plus en plus déconcertante, je mets maintenant mon expertise au service de ceux qui ont besoin de savoir si une photo, par exemple, est authentique ou trafiquée. Mon œil vaut de l'or désormais.

Moi que toutes ces balivernes autour de l'an 2000 ennuyaient mortellement, le « grand bogue » et toutes ces idioties catastrophistes, c'est bel et bien l'arrivée du nouveau millénaire, en fin de compte, qui m'a mis au monde pour de bon : quand on a adopté la nouvelle loi interdisant les manipulations informatiques, j'ai tout de suite eu l'idée de mettre sur pied une agence spécialisée dans le dépistage de faux résultant de manipulations par ordinateur.

Le succès a été immédiat.

Je suis maintenant riche à craquer, c'est vrai, mais ce n'est pas moi qui craque, ce sont les autres, tous ces benêts qui n'ont pas l'œil, tous ces freluquets qui n'en avaient rien à cirer que quelqu'un ait « l'œil absolu » et que cet œil ait besoin d'être nourri, stimulé, sollicité, apaisé.

Le mieux, c'est quand parfois je dois authentifier des photos que j'ai moi-même contribué à trafiquer autrefois. Mes ex-clients ne peuvent pas porter plainte, et pour moi le dossier est liquidé en un tournemain : j'ai des données qu'on ne me sait pas posséder.

Parfois je me dis que, de tous les salauds que la terre compte, c'est moi le pire.

Mais parfois je me dis que le pire, au fond, dans toute cette histoire, c'est moi. Au trente-neuvième étage d'un immeuble

qui en compte trente-neuf, l'œil à l'affût, aguerri. Surtout les jours où je me retrouve seul face au vide.

Parfois, aussi, je me dis que c'est complètement absurde d'utiliser des superlatifs dans ce monde où tout est relatif, finalement.

Car tout est relatif.

Bon, mauvais, mieux, pire, bien pire encore.

Vieux, ancien, moderne, contemporain. Autrefois. Récemment.

Même le temps qui passe. Vite, plus vite mais par rapport à quoi ?

Voyez, moi je suis né à Smyrne en 1328 de l'hégire. L'an 2000, au fond, ce n'est pas demain la veille. On est bien loin du compte.

Tout est relatif, vraiment.

Le pire, c'est que c'est vrai.